

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 23

Artikel: Si non e vero...
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne

Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6, six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

ANNONCES { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



PIERRO RONDZEQUEGNU PE LE MONTAGNE.

PIERRON Rondzequegnu s'appelâve pas dinse. L'è su que l'è pas son nom. On pâo s'appelâ Niffliasoutse, Pétâru-sûrâ, Pétâlalîty, Lètsetroué et bin dâi d'autro dinse, mâ Rondzequegnu, cein l'è pas son nom et pu l'è tot. S'appelâve Medzecampôûta, mâ lè dzein lâi avant bailli' clli nom sobriquet po cein que l'étai' retrait et à par quemet clli coo que mon riére-père-grand preteindâi que l'avâi cogniu et qu'on lâi desai Harpagon, lo valet à Crebillia-foumâre. Clî Rondzequegnu ètai' tant et tanc pegneta qu'on pâo pas p' et tot parâi l'è pas lè moïan que lâi manquâvant. L'étai' ion de clîaoo coo que quand reindant lâo z'âma à bon Dieu lâi déemandant on reçu. L'è tot vo dere et vo voliâi prâo compreindre que lo conto que vo vu fêre de li n'è pas onna gandoise.

Dan Rondzequegnu l'étai' zu, à pî, fêre onna verya po lè montagne. La quinta ? Porri' pas vo la dere. D'ailleu, cein regarde nion. Onna montagne et pu l'è tot.. Cein que lâi allâve fêre ?

— Tot parâi ! Vo z'ite un bocon courieu. Laissâ mè po coumeinc' vo dere mon histoire et pu l'è bon. L'étai' zu dein lè montagne fêre onna verya ! L'è lo second coup que lo vo dio... Botsâ! voliâi-vo mè laissâ dèvesâ. S'on pâo !...

L'étai' zu à pî po s'aguelhî tant qu'âo coutset et l'étai' tant râipau et tant carcan éin arreveint que lâf' fê état de démandâ oquie à on hôtet que l'étai' per lè.

Sè maufyâve tot parâi ! Pè clîaoo z'hôtet, l'è rein que dâi prix de fou. Lo vin, l'è dâo bousâ. La bière, l'è dâi botolhie ! Que faillâi-te bâire ?

Pierro Rondzequegnu l'a zu l'idée de medzî de la cranna, onna tasse de cranna qu'on vivandier avoué onna zaqua à lame lâi a apportâ. Pierro ne fâ ne ion, ne doû : preind on pucheint mochî de pan que tsapllie en peti boquenet dein son écouléttâ po lo fêre bin molhî et eimbâre la cranna. Quand l'êut tot copâ, ie fâ dinse ào vivandier :

— Diéro e-te ?
— Doû franc ; so repond l'autro.

Mon Pierro Rondzequegnu l'a rechâotâ que met le l'avâi ètâ pequâ p' onna vouâpa.

— Doû franc ! ètâ ào bon Dieu possiblio ?

— Oï, monsou.

— Ah ! l'è dinse. Eh bin ! vo pouâide repreindre voûtra cranna. Mè, ie repreigno mon pan.

Marc à Louis.

ON DÉGUSTE.

NOICI un mois passé que se sont faits les transvasages. Pierre-Abram, dit major — parce que son père fut tambour-major aux grenadiers — a convié les voisins à déguster son nouveau « des Esserts », une fine goutte, que les marchands prirent avec raison. Et ils sont là cinq autour du guillon : Bornut, Pilet, Landermoh — le tailleur, dit le tutch à cause de

son origine germanique — Milliquet, et le propriétaire du cru. Il s'agit d'un vrai conseil, d'un tribunal viticole. C'est demain que M. Hirschel, le tenancier du *Bœuf couronné* — à Menzigen — vient, comme il le fait chaque année depuis « nonante-quatre », goûter et faire le prix. Hirschel est tenace, Pierre-Abram aussi, mais ces deux augures finissent toujours par s'entendre. Et puis, il y a trois ans, Pierre-Abram, qui menait son aînée en pension dans la Suisse allemande, a profité de ce voyage pour s'arrêter chez l'acheteur accoutumé. Il voulait s'assurer, du bon état de son vin, car notre homme ne prétend pas que cet « Essert » soit broqué et qu'on y mèle quelque peniatz, quelque crouïe Italie ou Espagne pour augmenter la goutte et en abaisser le prix de revient. Il entend que son vin soit vendu tel quel.

— J'aimerais mieux le porter au lac, brante après brante, que le laisser droguer par un pâtissier ou un marchand, fait-il, non sans colère, lorsque quelqu'un paraît douter de la probité d'Hirschel.

Et, à l'écouter, on sent que ce brave homme n'exagère rien. Il défoncerait plutôt ses vases que compromettre leur contenu par un baptême peu chrétien. Or, sa visite à Menzigen l'a rassuré, Pierre-Abram a reconnu sa goutte, comme on reconnaît une brave amie, un peu vieillie, mais améliorée, ce qui n'est pas toujours le cas en ce monde. Tranquille à ce sujet, il est plus coulant sur la question finance.

Donc, ils sont les cinq autour du guillon. Pierre-Abram, après avoir donné un coup de torchon au petit verre de cave, le remplit doucement et le filet de vin qui coule, scintille sous un rayonnet de soleil. Les amateurs, silencieux et graves, assistent à cette opération préliminaire puis, lorsque Pierre-Abram, élève son verre plein vers la lumière qui descend du soupirail, tous lorgnent le liquide très clair et joliment doré.

— Belle couleur, fait Pilet.

— Franc comme l'or, ajoute Milliquet.

— Choli glair, affirme Landermoh.

— Ça vaut, conclut Bornut.

Alors, Pierre-Abram, avec un petit sourire de fierté satisfaite, porte le verre à ses lèvres — « A la vôtre ! » — et hume une gorgée, religieusement, gravement, rituellement. Il accomplit une œuvre méritoire et tient à l'accomplir avec dignité. Les autres, sans impatience, attendent leur tour.

— Hum ! fait le propriétaire après avoir bu.

— Hum !

Et il cligne de l'œil de façon particulière dont la traduction verbale serait : « Allez, mes gai-lards, vous m'en direz des nouvelles ». Mais, il ne parle pas, ne voulant en aucune manière influencer l'esprit des ses juges.

Le verre, maintenant, passe à Bornet qui lorgne aussi le liquide, au soleil, puis y met les lèvres. Bornet a été caviste, en son jeune temps, chez un gros marchand de Lavaux. Il a vu maintes fois comment certains connaisseurs dégustent et il les imite, se rinçant la bouche de la première gorgée qu'il crache ensuite. Puis, après avoir flairé, relorgné, reflairé, il hoche la tête et boit à petits coups le reste de la dose. Alors, c'est un court silence. Les camarades le contemplent, interrogateurs. Pierre-Abram sourit, assuré d'une sentence élogieuse.

— C'est moelleux. Il vaut ton vingt-trois... Et c'est tout, mais c'est assez.

Pilet, moins mûticieux, ne se rince pas le bec et ne crache pas la première goutte — ce serait dommage — mais il boit calmement, les yeux mi-clos, savourant le liquide et humant le parfum... C'est un jouisseur, ce Pilet, un gourmet et un gourmand. Bien manger, bien boire et mourir le plus tard possible, telle est sa devise.

— Bon pour la bouteille. Dans cinq ans d'ici, il vaudra son pesant d'or.

Landermoh, qui célèbre toujours les vins du Rhin et le Johannisberg — dont il ne connaît sans doute que le nom — déguste en fronçant le sourcil, comme un critique devant une toile de maître ; entre chaque gorgée, il regarde Pierre-Abram, de côté, en coulisse, comme pour le prendre à témoignage de son application à analyser le fameux liquide ou, peut-être, lui donner patience, excuser sa lenteur. Enfin, il laisse couler la dernière goutte sur son ongle, dévotement — on n'a jamais su le but de ce rite bacchique — puis :

— C'est tu tout pon, che n'tis qu'ça...

Milliquet, simple et jovial, ainsi qu'il convient à un Pullierand, boit son verre, fait claquer sa langue et s'écrie :

— Crénom de sort ! Ça redemande...

Le verdict est unanime. C'est décidément une fine goutte.

— Ton Allemand ne sera pas volé, fait Bornet, mais il faut qu'il mette le prix...

— Huitante-cinq, propose Pilet, timidement.

— Pour le moins.

— Moi, che tirais blitôt nonante pour rapattre ein peu. Ça plaise mié au marchand.

— Va pour nonante, appuie Milliquet, mais pas un centime en dessous de huitante-cinq. Pilet a raison. Ça vaut la bouteille.

Pierre-Abram jubile.

— Eh ! bien, dit-il, j'avais pensé comme ça : huitante-cinq et descendre à huitante-trois.

— Rien de ça : nonante qu'on te dit.

Le verre, maintenant poursuit sa marche circulaire.

— Combien en as-tu ?

— Huit mille six cents... j'en garde six cents pour moi.

— Respect, s'écrie Milliquet, on pourra au moins y remettre le nez de temps en temps. Fais-nous voir goûter ton petit vieux...

— Encore un de celui-ci et puis on verra les autres.

Et Pierre-Abram, très satisfait de ses amateurs, fait les frais d'une puissante tournée qu'un ou deux flacons de vingt-trois sur lie, couronnent superbement.

Si non e vero... — Le général Giovanninelli était énorme. Et on rapporte à son sujet une anecdote pittoresque : au cours d'une manœuvre, un trompette se mit à sa suite et l'accompagna obstinément.

— Que faites-vous à mes trousses ? interrogea le général.

— Mon général, reprit le soldat, on m'a dit de suivre « le gros de l'armée ».

Le bon coin. — Mlle Madeleine, qui se marie le mois prochain, a reçu le portrait de son fiancé.

— Maman, s'écrie la charmante enfant, je veux le mettre dans un endroit où je pourrai le regarder toujours.

— Eh bien ! mon enfant, accroche-le à ta glace...